

émet des opinions catégoriques. A son avis, cette forme de suicide était devenue beaucoup trop fréquente. Ce n'est pas pour le bien public, déclare-t-il, que des gens honnêtes et capables se détruisent eux-mêmes à cause d'une responsabilité ridicule pour une faute insignifiante — comme il arrive trop souvent. Il préconise une prohibition du *hara-kiri* sans un ordre formel du supérieur du coupable.

Cependant, il ne faut pas mesurer l'influence politique de Motoöri d'après des écrits de ce genre. Ses œuvres contribuèrent pratiquement à affranchir le Japon de sa servitude morale et intellectuelle vis-à-vis de la Chine et à produire un esprit de patriotisme et de confiance en soi qui, à une période ultérieure, se traduisit par une action politique. Tout en restant loyal envers le sôgounat, il contribua d'une façon indirecte, mais fort effective, au mouvement national qui, en 1867, amena la chute de cette tutelle et rendit aux descendants de la déesse du Soleil la position souveraine qui était la conséquence logique des principes exposés dans ses ouvrages.

Les efforts de Motoöri en faveur de la religion sinto ne produisirent guère de résultats sensibles. Il était trop tard pour tirer de l'oubli, où l'indifférence de la nation les avait confinées, les divinités de l'ancien panthéon japonais. De son temps, rien ne fut accompli dans cette voie : en 1868, une tentative pour rétablir l'ancienne foi fut faite sans ardeur et par manière d'acquit, et les promoteurs s'en lassèrent bientôt. Les prêtres bouddhistes cessèrent d'être les gardiens des autels sinto et un prétendu rite sintoïste de funérailles fut établi, mais le peu qui fut obtenu tomba bientôt en désuétude, et cette religion a, aujourd'hui, pratiquement disparu.

Tous les Vagakouça se considéraient comme obligés

de composer des poèmes à la manière ancienne. Motoöri s'acquitta de cette obligation avec plus d'honneur que la plupart de ses collègues. Le *tanka* suivant est fort admiré :

Si l'on vous demandait  
Quel est le cœur  
De l'île Yamato —  
C'est la fleur du cerisier de la montagne  
Qui exhale son parfum au soleil du matin.

En d'autres termes : Les Japonais sont instinctivement et naturellement nobles et vertueux — non comme les Chinois auxquels il faut un système artificiel de philosophie éthique pour cultiver leur nature morale.

Les préjugés anti-étrangers et patriotes de Motoöri peuvent expliquer son antipathie pour les Kangakouça et pour leur admiration extravagante de tout ce qui était chinois. Mais il y avait, à son aversion pour leur philosophie, une cause plus profonde. Comme on l'a déjà exposé, les Chinois ont un éloignement très marqué pour la conception qui fait de la puissance dirigeante de l'Univers un être personnel. Le *Ten* (Ciel) de Confucius et de Mencius et le *Tao* (Voie) de Laotzé<sup>1</sup>, pour ne rien dire des *Taïkhi* et autres conceptions métaphysiques des savants Sung, ne répondent en rien à cette idée. La tendance principale de l'esprit japonais est dans la même direction. Mais il y a dans les deux pays des preuves de courants de pensée contraires. Il s'y trouve aussi des hommes nés avec une aspiration incapable de se satisfaire d'abstractions au lieu des dieux ou du Dieu personnel vers lequel il peut lever les yeux comme vers le Créateur et le Maître de l'Univers, prenant un soin

1. Dans son ouvrage sur *Laotzé*, le général Alexander traduit *Tao* par Dieu. Il en explique la raison dans sa préface.

providentiel de l'humanité. Motoöri était de ces derniers. Il prétendit ne rien comprendre à ce que les savants Sung voulaient dire avec leur *Taikhi*, leur *Yin* et leur *Yang*, et il affirma résolument que c'était là de simples fictions. Mais, quoi qu'il en soit de ces notions philosophiques, nul homme ne peut dégager un dieu du fond de sa propre conscience. Il lui faut accepter le ou les dieux qu'il trouve déjà reconnus par ses ancêtres ou ceux de ses contemporains. Le tempérament ardemment patriote de Motoöri l'obligea à chercher autour de lui la satisfaction de ses aspirations religieuses. Il se tourna naturellement vers le sintoïsme. Mais de son temps le sintoïsme était en mauvaise posture, ayant gravement souffert des empiétements du bouddhisme. Les prêtres bouddhistes avaient assumé la garde de la plupart des autels du culte national et ils avaient dénaturé ses cérémonies et ses doctrines. Les dieux indigènes n'étaient pas abolis — ils avaient encore quelque emprise sur l'esprit populaire, mais ils étaient tombés au rang de manifestations temporaires de Bouddha. Comme le dit un des disciples de Motoöri, ils étaient devenus domestiques dans la maison de Bouddha.

Cet état de choses était un grand chagrin pour Motoöri. Il fut ainsi amené du sintoïsme actuel à la doctrine pure enseignée dans les *Koziki*, les *Nihongi* et les *Norito*. Il trouva dans ces recherches la satisfaction du cœur et de l'esprit qu'il avait vainement cherchée ailleurs. Convaincu intimement de l'excellence de l'ancienne religion nationale, il donna pour but à sa vie de la propager parmi ses compatriotes et de jeter l'anathème sur l'abominable dépravation de ceux qui la négligeaient pour suivre les hérésies et les sophismes importés du dehors.

Il s'ensuivit une controverse qui n'est pas sans intérêt pour nous comme épisode de l'incessant conflit entre la science et la religion. Les deux partis luttèrent au milieu de pénibles difficultés. Non seulement les Kangakouça ne pouvaient rien offrir qui satisfît le besoin d'une divinité personnelle, mais ils étaient grandement empêtrés dans les imperfections de leur philosophie et les croyances à la divination, aux esprits et aux êtres surnaturels, dont ils n'apercevaient pas l'inconséquence. Motoöri et ses disciples étaient, d'un autre côté, accablés sous une mythologie surannée qui offrait de manifestes absurdités, même pour qui l'examinait à la confuse clarté de la philosophie chinoise. Le manque d'un code de morale sintoïste embarrassait aussi les Vagakouça. Ils furent en conséquence amenés à en nier la nécessité ou à présenter comme provenant du sintoïsme un système d'enseignement éthique en réalité emprunté à la Chine.

Il n'est pas déplacé de résumer ici, en aussi peu de mots que possible, l'ancien sintoïsme des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, que Motoöri voulait restaurer. Essentiellement, c'était un culte de la nature sur lequel s'était greffé le culte des ancêtres. Il ne dit rien d'un état futur avec des récompenses et des châtiments, et ne contient que des traces fort ténues d'enseignement moral. Les *Norito*, cités dans un précédent chapitre, énumèrent les offenses dont le Mikado ou ses représentants purgeaient la nation deux fois l'an, sans mentionner aucun des péchés du décalogue. Que reste-t-il alors? Un récit mythique de la création du monde, les actions d'un certain nombre de dieux et de déesses, dont la plus puissante, la déesse du Soleil, était l'ancêtre des souverains humains du Japon, tandis que les principales familles nobles qui formaient leur cour provenaient des divinités subordonnées. Ajoutez à cela

un cérémonial comprenant des liturgies en l'honneur de ces divinités, et vous avez la religion sinto.

Le récit mythologique commence par l'énumération des noms d'une quantité de dieux qui semblent simplement nécessaires pour donner une généalogie à Izanaghi et Izanami, les divinités créatrices mâle et femelle du Japon. La création est ainsi décrite :

Izanaghi et Izanami, sur l'ordre des divinités prirent dans leur main la « Lance-Joyau du Ciel » et, debout sur le « Pont-Flottant du Ciel », agitèrent la masse chaotique. L'eau salée qui tomba de la pointe de la lance s'aggloméra et devint une île. Le couple divin y descendit et se mit à créer les îles du Japon. Ils devinrent aussi les parents d'une multitude d'autres divinités, telles que les dieux des Montagnes, le dieu du Vent, la déesse de la Nourriture, les dieux de la Mer, des Rivières et des Lacs, et maintes autres dont les attributions sont imprécises et dont le culte est oublié. Le dernier dieu qui fut produit est le dieu du Feu : Izanami mourut en lui donnant le jour. Elle alla au Pays de Yomi ou Hadès, où Izanaghi la suivit, mais d'où il fut obligé de s'enfuir en hâte vers le monde supérieur, poursuivi par les dieux du Tonnerre et les Laides Femelles de l'Enfer. Dans sa fuite il employa, pour retarder ses poursuivants, divers stratagèmes qui rappellent des ruses similaires du folklore européen. De retour sur la terre, Izanaghi se baigna dans la mer pour se laver des souillures de son séjour en enfer, et il donna ainsi naissance à des divinités variées, parmi lesquelles furent la déesse du Soleil, qui naquit de son œil gauche, et le dieu de la Lune, qui naquit de son œil droit. Une troisième déité nommée Sousa no vo naquit aussi de son nez. Izanaghi leur conféra respectivement l'empire de la Plaine du Ciel, de la

Nuit et de la Mer. Sousa no vo était une divinité tapageuse et turbulente dont les frasques inconvenantes et malfaisantes dégoûtèrent à tel point la déesse du Soleil, qu'elle se cacha dans une caverne du ciel et laissa le monde dans les ténèbres. Les autres dieux eurent beaucoup de mal à la persuader de renoncer à sa retraite, imaginant, pour l'attirer au dehors, des danses et autres expédients que voulaient sans doute représenter les cérémonies en usage aux autels sinto à l'époque des *Koziki* et des *Nihonghi*. Sousa no vo fut alors jugé par un conseil des dieux, condamné à une amende et au bannissement dans le monde inférieur.

Un petit-fils de la déesse du Soleil devint le maître du Japon. Zimmou Tennô, le premier souverain humain du Japon, et, selon la tradition, le fondateur de l'actuelle dynastie des Mikados, descend de lui après quelques générations.

Il y a matière à réflexion dans ce fait qu'il fut possible à un homme de l'intelligence et du savoir de Motoûri, connaissant les philosophies de l'Inde et de la Chine, d'accepter ces fables puériles pour fondement de sa foi. Il n'était pas seul à croire sincèrement ; il avait un grand nombre de disciples zélés appartenant aux classes les plus élevées et les plus éclairées de ses compatriotes. A vrai dire, cela semble vérifier le proverbe japonais : « Ivaci no atama mo sinzin-gara », c'est-à-dire : C'est la qualité de la foi qui importe, même si elle a pour objet une tête de sardine.

Le passage suivant, emprunté au *Tamagatsouma*, nous aidera à définir avec plus de précision l'attitude de Motoûri vis-à-vis de l'école chinoise des philosophes. Il a pour titre :

## OPINION CHINOISE.

En Chine, toutes les bonnes et les mauvaises fortunes des hommes, l'ordre et le désordre de l'Etat — tout ce qui, en somme, arrive en ce monde — est attribué à l'action de Ten (le Ciel). Employant des termes tels que la Voie de Ten, le Commandement de Ten et le Principe de Ten, on le considère comme une chose qu'il faut honorer et craindre par-dessus tout. Cependant la Chine est une contrée où la vraie doctrine n'a pas été transmise. Les Chinois ne savent pas que toutes choses sont le fait des dieux, et en conséquence ils ont inconsidérément recours à de telles inventions. Or, le ciel n'est rien de plus que la région où habitent les dieux du ciel. C'est une chose dénuée de sens et déraisonnable de parler de ses « commandements » et de choses de ce genre. Craindre et honorer Ten, sans craindre et honorer les dieux, est comme si l'on rendait du respect et de l'honneur au Palais Impérial, sans en marquer au souverain. Pourtant on peut pardonner aux contrées étrangères qui ne sont pas parvenues à cette connaissance que toutes choses sont le fait des dieux, de croire à cette doctrine de la Voie de Ten ou du Principe de Ten. Mais que faut-il penser de ceux qui, dans cette impériale contrée où a été transmise la connaissance de la véritable doctrine, ne prennent pas la peine de l'examiner, mais acceptant simplement les doctrines émanées de contrées étrangères, s'imaginent que ce qu'ils appellent Ten est une chose d'incomparable excellence, et en tous sujets ne peuvent parler de rien que de son principe? Prenez leur pédantesque et fatigant *Taikhi* (La Grande Limite), *Mou Ki* (Le Sans-Limite), *Ying* et *Yang* (Principes positif et négatif de la Nature), *Tch'ien* et *K'oun* (Principes céleste et terrestre), *Pakwa* (Les Huit Diagrammes du Livre des Changements) et *Wou-Hing* (Les Cinq Éléments), qui sont de pures inventions des Chinois et pour lesquels il n'y a en réalité nulle raison solide. Quelle folie achevée, pour ceux qui voudraient interpréter nos livres sacrés, de s'appuyer implicitement sur des principes de cette sorte! De notre temps ceux mêmes qui essaient de se défaire des préjugés chinois

dans leurs interprétations, n'arrivent pas à comprendre la fausseté de leur doctrine du Principe de Ten et des Puissances Négative et Positive de la Nature, et ne réussissent pas à rompre la barrière, parce qu'ils ne rejettent pas complètement leurs notions chinoises et ne s'éloignent pas résolument de leurs rêves illusoire. De plus, le refus de certains d'identifier Ama-térasou no Ohomi Kami (la déesse du Soleil) et le Soleil du Ciel est dû à ce qu'ils se plongent dans des raisonnements chinois étroits et vains, et ils restent aveugles au principe merveilleux et profond de la vraie doctrine.

Son antagonisme est moins prononcé à l'égard du bouddhisme. Il y reconnaît de bons éléments et il avoue une certaine sympathie pour Laotzé, inspirée sans doute par ce fait que les doctrines de ce philosophe sont inconciliables avec les enseignements des scolastes sung. Il ne se prononce qu'avec hésitation sur la question de l'immortalité de l'âme.

La religion de Motoôri est franchement anthropomorphe, comme cela devait être, dès lors qu'il attachait la moindre créance aux exposés du *Koziki*. Il dit en propres termes que les divinités sinto ont des mains et des jambes. Quand on lui objecte les évidentes inconspéquences qu'implique cette croyance, Motoôri n'a rien de mieux à dire sinon qu'elles sont « une preuve de l'authenticité du récit, car qui aurait voulu s'écarter de son chemin pour inventer une histoire aussi ridicule et improbable, si ce n'était vrai? [*Credo quia absurdum*]. Les actions des dieux ne s'expliquent pas par des principes ordinaires. L'intelligence de l'homme est limitée, et il y a beaucoup de choses qui la dépassent. »

Un des hauts faits de Motoôri, et non l'un des moindres, fut la création d'un nouveau dialecte littéraire. Il est vrai que son style fut plus ou moins modelé sur

celui de son maître Maboutchi. Mais ce dernier se contentait d'employer, tel qu'il le trouvait, le pur langage japonais ou « vaboun », comme on l'appelle. Raide et vieilli, ce n'était en aucune façon un instrument pouvant servir à l'expression d'idées modernes. Dans les mains de Motoöri, il devint flexible, pittoresque et expressif. Tous les étrangers ont ressenti le charme de son style lucide et fluent. Mais il est gâté par un terrible défaut : la prolixité. Ce défaut est en partie inséparable du purisme de Motoöri, qui l'amena à rejeter une quantité de mots d'origine chinoise, utiles et entièrement naturalisés, en faveur de formes japonaises d'expression, si détournées fussent-elles, et en partie aussi de son habitude invétérée de se répéter, spécialement quand une occasion s'offre de prendre à partie les tendances chinoises ou d'exalter les mérites du sintoïsme.

Le « vaboun » de Motoöri eut beaucoup d'imitateurs, et il a exercé une influence sensible sur diverses branches de la littérature japonaise plus récente.

## CHAPITRE VII

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

HIRATA. — KANGAKOUÇA. — LES SERMONS SINGAKOU.  
LITTÉRATURE BOUDDHISTE

---

Hirata.

L'éminent théologien HIRATA ATSOUTANÉ<sup>1</sup> (1776-1843) naquit à Koukota, ville de la lointaine province de Déva. Ses parents appartenaient à la classe samourai et il faisait remonter sa généalogie du côté de son père jusqu'au mikado Kouammou et, par conséquent, à la déesse du Soleil. Dans sa jeunesse, il avait suivi le cours habituel de l'étude des classiques chinois ; il s'était adonné aussi à la médecine, lorsqu'à l'âge de dix-neuf ans, il se mit soudain en tête de quitter son pays. Il laissa une lettre dans laquelle il informait ses parents de sa résolution, et il se mit en route pour Yédo avec un *rio* dans sa poche. En arrivant dans la capitale il ne sollicita l'aide ni des fonctionnaires de sa province ni d'amis privés, mais il chercha un maître juste et vertueux, sous la direction duquel il

1. Pour une étude complète sur Hirata et sa théologie, le lecteur doit se référer au *Revival of Pure Shinto* par Sir E. Satow, dans les *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, 1875.